



Jeanne et Lucie



III

DANS un petit appartement de la rue Saint-Dominique, une jeune femme assise près du feu regardait en souriant une grosse et fraîche paysanne coiffée du bonnet de La Châtre, occupée à mettre le couvert sur une petite table ovale.

—Voyons, qu'avez-vous, Marguerite? dit Jeanne, car c'était elle; je vous trouve l'air de mauvaise humeur; vous allez et venez comme une personne qui aurait quelqu'un à gronder.

—Oh! pour ça, non, madame, dit Marguerite. Je ne suis pas de mauvaise humeur; mais je suis bien en colère; il n'y a pas de semaine que M. de Lucay, l'ami de monsieur, ne vienne dîner ici trois ou quatre fois.

—Ah! par exemple, dit Jeanne en riant, en quoi la présence de M. de Lucay peut-elle vous mettre en colère... sans vous mettre de mauvaise humeur... voyons Marguerite?

—Madame, je pense en moi-même, sans en rien dire bien entendu! que M. de Lucay ferait mieux de s'occuper de ses affaires que de tant venir ici causer avec monsieur.

—Mais M. de Lucay s'occupe ici de ses affaires précisément. En quoi les affaires de M. de Lucay vous tiennent-elles tant à cœur, ma pauvre Marguerite?

—Dans mon pays, madame, on dit qu'il vaut mieux laisser périr un mouton qu'un bœuf, et puisque monsieur et madame sont les amis de M. de Lucay, ils devraient lui dire cela.

—Je ne vous comprends pas, dit Jeanne; quel bœuf M. de Lucay laisse-t-il périr? et au profit de quel mouton? Voyons, expliquez-vous.

—Madame, voici bientôt deux ans que je suis en condition chez vous, et ce n'est pas sans que l'amitié soit venue. Je ne connais pas l'accoutumance des filles de Paris; mais il me semble que les domestiques sont préjudiciables devant Dieu du mal qu'ils laissent advenir à leurs maîtres, faute de parler librement en leur compagnie; et ce serait sûrement un grand mal dont vous auriez peine dans votre amitié, s'il arrivait des chagrins à votre ami M. de Lucay.

—Sans doute, dit Jeanne.

—Eh bien! madame, sans tant de façons je vous dirai qu'il va lui arriver des peines.

—Ah! dit Jeanne en se redressant. Eh bien! Marguerite, il va venir là tout à l'heure, prévenez-le.

—Que nenni, madame; je lui ferais du mal sans pouvoir y mêler l'encouragement et la consolation, qui sont choses familières et de grande délicatesse.

Mais si vous voulez, madame, ajouta Marguerite en regardant Jeanne, je vous dirai ce que je sais, et vous en ferez selon votre sagesse.

—Ma sagesse! dit Jeanne en souriant, ma sagesse, ma pauvre Marguerite...

—Ah! madame, dit Marguerite, ce n'est pas sans sagesse qu'on peut avoir la bonté que vous avez; je ne suis qu'une pauvre fille de campagne, mais tout de même je sais connaître les bons cœurs!

Un coup de sonnette retentit, Marguerite courut à ses compliments et peut-être à son attendrissement, pour courir ouvrir la porte.

—Bonjour, Jeanne, dit Marjalet en entrant: de Lucay vient dîner avec nous.

—Lucie va ce soir au bal, dit de Lucay, et elle est si occupée de ses préparatifs que je lui ai, je crois, rendu service en la laissant seule; je viens dîner avec vous.

—C'est bien dit Jeanne, vous allez m'aider à déterminer mon mari à publier son second livre.

—Non, dit Marjalet, je suis découragé; que voulez-vous, voilà six mois que mon malheureux livre, *les Considérations sur la révolution française*, a paru, et il n'est pas encore vendu; cela me coupe bras et jambes.

—Mais au contraire, dit de Lucay, j'ai vu votre éditeur l'autre jour, et il m'a dit que cela allait très bien.

—Vraiment! dit Marjalet.

—Oui, et encore ce livre ne se vendrait pas qu'il ne faudrait pas vous décourager pour cela; le public est si drôle! Il n'achèterait pas la première édition, qu'il enlèverait la deuxième; il faudrait toujours commencer par la deuxième édition, voyez-vous! dit Lucay en riant.

En ce moment, Marguerite entra et posa la soupière sur la table, tout en installant à la hâte un troisième couvert.

—Ce que vous dites là, dit Marjalet, me rend mon courage. Oui vraiment, je vais travailler puisque mon livre se vend. Oui, oui, disait-il en se promenant de long en large, je vais travailler. Quelle grands enfants nous faisons, ajouta-t-il avec un sourire. Si mon livre ne se vendait pas, je ne pourrais pas continuer celui que j'ai commencé là. Je suis comme un véritable écolier; il me faut au moins un accessit.

—Ah! dit Jeanne à M. de Lucay, c'est bien mal! Il lui faut l'encouragement du public, il faut que son éditeur lui dise: "Cela va bien". Vous et moi, nous aurions beau dire, cela ne lui suffirait pas, et pourtant